

I

LE MYSTÈRE DE LA TRINITÉ

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Dornach, le 23 juillet 1922

J'ai déjà indiqué que la vie de l'esprit des quatre premiers siècles de l'ère chrétienne est au fond totalement ensevelie dans l'oubli⁽¹⁾; que tout ce que l'on rapporte au sujet des visions du monde et des connaissances des hommes qui ont vécu à l'époque du Mystère du Golgotha et encore jusque dans les quatre siècles suivants n'est au fond parvenu à la postérité que par les écrits de leurs adversaires; si bien que le regard rétrospectif de l'investigateur spirituel est en fait nécessaire pour esquisser un tableau un tant soit peu précis de ce qui s'est passé pendant ces quatre premiers siècles de l'ère chrétienne. Et j'ai aussi, vous le savez, tenté ces derniers temps de dessiner en quelques traits le portrait de Julien l'Apostat⁽²⁾.

Or nous ne pouvons pas dire que par les présentations historiques habituelles les siècles suivants apparaissent aux êtres humains du temps présent de façon plus claire. Du V^e jusqu'à peu près aux XII^e, XIII^e, XIV^e siècles, ce que l'on pourrait appeler la vie de l'âme de la population européenne apparaît absolument obscure quand on s'en tient aux présentations historiques usuelles. Qu'y a-t-il au fond dans ces présentations historiques usuelles? Et qu'y a-t-il même dans les œuvres de prétendus dramaturges ou poètes à la plume agile, par exemple de

l'espèce de Monsieur von Wildenbruch⁽³⁾ qui se sont contentés pour l'essentiel de travestir dans leurs œuvres en épouvantails extérieurs les diverses affaires de famille de Louis le Pieux ou d'autres personnalités semblables qui sont ensuite présentées sous le nom d'histoire?

Pourtant il est d'une extrême importance de pénétrer par le regard dans la vérité de la vie européenne en ce qui concerne les temps dont sont encore issues, on le sait, tant de choses à l'époque présente et qu'il faut au fond comprendre tout de même, particulièrement par rapport à la vie de l'âme de la population européenne, si l'on veut tout simplement comprendre quoi que ce soit des courants profonds de la culture, même de l'époque ultérieure. Et je voudrais d'abord prendre pour point de départ quelque chose qui pour beaucoup d'entre vous sera certainement un peu lointain, mais qui ne peut même aujourd'hui être considéré de façon juste qu'à la lumière de la science de l'esprit et qui pour cette raison est à sa place ici.

Vous savez bien entendu qu'il existe maintenant quelque chose que l'on appelle la théologie. Cette théologie telle qu'on la considère de nos jours, au fond toute la théologie actuelle du monde européen, est en réalité issue dans sa structure fondamentale, dans sa nature interne, de l'époque des IV^e, V^e siècles; elle a traversé les siècles suivants passablement obscurs jusqu'aux XII^e, XIII^e siècles, où elle trouva alors d'une certaine façon un achèvement par la scolastique. Considérons donc cette théologie, qui ne se forme peu à peu dans son essence véritable que pendant la période postérieure à saint Augustin – en effet, saint Augustin ne peut pas être compris à l'aide de cette théologie, ou peut encore tout juste l'être, tandis que tout ce qui précède, également tout ce qui a été dit au sujet du Mystère du Golgotha, ne peut plus être compris par cette théologie. Si l'on

considère l'essence de cette théologie qui naît justement dans les temps les plus obscurs du Moyen-Age – obscurs pour notre connaissance, pour notre connaissance extérieure –, il faut avant toutes choses bien voir clairement que cette théologie est quelque chose de tout autre que ne l'était auparavant la théologie ou ce que l'on pourrait par ailleurs appeler ainsi. Ce qui était auparavant de la théologie n'est en réalité, on le sait, pour ainsi dire qu'un héritage qui a pris racine dans l'époque où est alors née la théologie telle que je viens de la caractériser. Et vous pouvez vous faire une idée de l'apparence qu'a eue auparavant ce qui est devenu par la suite la théologie en lisant le court essai sur Denys l'Aréopagite que vous trouverez dans le numéro du *Goethéanum* de cette semaine⁽⁴⁾. Vous en trouverez du reste également une suite dans l'un des numéros suivants. Vous y trouverez justement exposée la manière de se situer par rapport au monde dans les premiers siècles de l'ère chrétienne : elle était toute différente de celle des IX^e, X^e siècles et des siècles suivants.

Si l'on voulait caractériser à grands traits tout le contraste entre ce que nous allons appeler ici l'ancienne théologie, la théologie telle qu'elle s'exprime même dans ce que l'on aimerait appeler une production tardive, celle de Denys l'Aréopagite et la théologie moderne ultérieure, il faudrait dire ceci : la théologie ancienne a regardé tout ce qui se rapporte au monde spirituel pour ainsi dire de l'intérieur, pour ainsi dire par un regard direct sur ce qui se passe dans les mondes spirituels. Si l'on veut se faire une idée de la manière dont cette théologie ancienne a pensé, dont elle a contemplé par le regard intérieur de l'âme, on ne peut ici encore le chercher que par les méthodes de la science de l'esprit de l'anthroposophie actuelle. On peut alors parvenir à ce qui suit. J'ai déjà caractérisé hier d'un autre point de vue des choses semblables⁽⁵⁾.

Lorsqu'on s'élève à la connaissance imaginative, on remarque de plus en plus que par tout ce processus d'élévation à la connaissance imaginative, on est porté au sein de processus spirituels. Que toute la vie de l'âme soit ainsi portée au sein de ces processus pendant que l'on s'élève à la connaissance imaginative se présente à vous comme si l'on entraînait en contact avec des entités qui ne vivent pas sur le plan physique. La vision par les organes des sens cesse et l'on fait l'expérience que pour ainsi dire tout ce qui est vision sensible s'évanouit. Mais tout le processus se présente à vous comme si des entités d'un monde supérieur vous aidaient; on se rend compte que l'on doit concevoir ces entités comme les mêmes que celles qui sont considérées dans la théologie ancienne comme les Angeloi, les Archangeloi et les Archaï. Donc je pourrais dire que ces entités vous aident à vous élever jusqu'à la connaissance imaginative. Puis, de même que des nuages s'ouvrent, le monde des sens s'ouvre et le regard pénètre derrière le monde des sens. Et derrière le monde des sens s'ouvre alors ce que l'on peut appeler l'inspiration; derrière ce monde des sens se révèle alors la deuxième hiérarchie, la hiérarchie des Exousiai, des Dynameis, des Kyriotetés. Ces entités créatrices qui ordonnent le monde se présentent à la connaissance inspirée de l'âme. Et quand ensuite l'ascension continue jusqu'à l'intuition, alors apparaît la première hiérarchie – les Trônes, les Chérubins, les Séraphins. Ce sont des possibilités de parvenir directement, à nouveau par le développement spirituel, à ce que l'on entendait en réalité désigner dans les théologies anciennes par ces dénominations de première, deuxième, troisième hiérarchies.

Eh bien, précisément lorsque l'on considère encore la théologie des premiers siècles de l'ère chrétienne qui, on le sait, a été en très grande partie éradiquée, on s'aperçoit qu'elle présente encore les choses de façon telle que pour

elle en réalité l'être humain, lorsqu'il dirige ses sens sur le monde extérieur tel qu'il leur est habituellement accessible, voit certes les choses et doit y croire, mais qu'il n'en a pas de connaissance. Dans cette théologie ancienne est présente une conscience tout à fait particulière: la conscience qu'il faut tout d'abord avoir vécu quelque chose dans le monde spirituel et que c'est seulement avec ce que l'on a vécu dans le monde spirituel que se donnent les concepts avec lesquels on peut alors aborder le monde sensible et éclairer pour ainsi dire le monde sensible par ces idées tirées du monde spirituel. C'est alors seulement que le monde sensible s'organise en une réalité.

Cela correspond du reste en un certain sens à ce qui s'est donné à une clairvoyance de rêve qui était la clairvoyance atavique de jadis. Les hommes ont alors en effet tout d'abord plongé leurs regards dans un monde spirituel, même s'ils n'avaient que des représentations de l'ordre du rêve, et ils ont ensuite appliqué à la vision du monde sensible ce qu'ils avaient vécu à l'intérieur du monde spirituel. Si ces hommes n'avaient eu à leur disposition que la vision du sensible, ils se seraient apparus à eux-mêmes comme quelqu'un qui se trouve dans une pièce obscure et qui n'a pas de lumière. Mais quand ils ont eu leur vision de l'esprit, le résultat de la plongée pure de leur regard dans le monde de l'esprit, et qu'ils l'ont appliquée au monde sensible – ils ont par exemple d'abord vu quelque chose des forces créatrices du monde des animaux et l'ont ensuite appliqué aux animaux du monde extérieur – ils ont eu l'impression qu'ils venaient d'entrer à l'instant avec une lampe dans une pièce obscure. Ils avaient ainsi l'impression de venir avec leur vision spirituelle vers la vision du sensible et de l'éclairer. C'est par là seulement qu'on la connaît. C'était absolument la conscience de ces anciennes théologies. De ce fait, toute la christologie a en réalité toujours été connue

de l'intérieur pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne. On n'a au fond pas vu de l'extérieur le processus qui s'est déroulé, la descente du Christ dans le monde terrestre, on l'a regardé de l'intérieur, à partir du côté spirituel. On a tout d'abord cherché le Christ dans des mondes spirituels et on a suivi sa descente dans le monde physique-sensible. Telle fut la conscience de la théologie des anciens temps.

Or il se produisit l'événement suivant : le monde romain, qui formait la partie la plus occidentale où se soit avancée l'impulsion christique, était, du point de vue de sa conception de l'esprit, tout imprégné de la tendance, du penchant à l'abstrait et à traduire en concepts abstraits ce qui était des visions du monde. Mais en réalité, au moment où le christianisme s'avancait peu à peu vers l'Ouest, le monde romain tombait en ruines, en décomposition. Et, venus de l'Europe de l'Est, les peuples nordiques pénétrèrent et s'avancèrent vers l'Ouest et le Sud. Or c'est un fait singulier que, tandis que d'un côté le monde romain se décompose et que, venus du Nord, les peuples jeunes s'avancent, il se forme dans la péninsule italique ce collège dont j'ai déjà parlé ici ces derniers temps⁽⁶⁾, qui s'est en réalité donné pour tâche d'utiliser tous les événements pour extirper radicalement les anciennes visions du monde et de ne laisser parvenir à la postérité que les écrits qui agréaient à ce collège.

L'histoire, c'est certain, ne rapporte aucunement ce fait, et pourtant c'est un fait réel. S'il en existait une présentation historique, on mentionnerait tout simplement ce collège qui s'est institué en Italie en héritier du Collège pontifical romain, qui a éliminé radicalement tout ce qui ne lui agréait pas, a modifié le reste et l'a transmis à la postérité. A Rome, on a inventé le testament pour les phénomènes de l'économie politique; ainsi il était possible de prendre des dispositions qui

dépassent la volonté de l'individu. De même se manifesta dans ce collège la tendance à perpétuer l'être romain sous la forme d'un pur héritage, précisément d'une pure somme de dogmes : il passerait ainsi à travers de nombreuses générations, aux époques suivantes de l'évolution historique. Il faut qu'aussi longtemps que possible il n'y ait aucune vision de quoi que ce soit de nouveau dans le monde spirituel, avait dit ce collège. Le principe d'initiation devait être totalement éradiqué. C'est ce que nous modifions maintenant qui doit être transmis sous forme d'écrit à la postérité.

Si l'on présentait les choses dans toute leur sécheresse, il faudrait les présenter avec cette objectivité. Et le christianisme aurait connu de tout autres mésaventures, il se serait totalement pétrifié si les peuples nordiques n'étaient précisément venus et ne s'étaient introduits aussi bien à l'Est qu'au Sud. Car ces peuples étaient dotés d'une certaine disposition naturelle qui était tout autre que celle des peuples du Sud, grecs et romains.

La nature propre aux peuples du Sud les portait quand même – peu chez les Romains, mais fortement chez les Grecs – tout au moins dans les temps anciens, à ce que constamment des individus se détachent de la totalité des peuples; ils franchissaient les degrés de l'initiation et pouvaient plonger leurs regards dans le monde spirituel. Ainsi pouvaient alors naître des théologies qui étaient une vision directe du monde spirituel, telle qu'elle a été conservée sous sa forme ultime dans la théologie de Denys l'Aréopagite.

Mais les peuples qui descendaient du Nord n'avaient tout d'abord rien de cette tendance qui, comme nous l'avons dit, était très forte chez les Grecs. Ils avaient toutefois quelque chose d'autre, ces peuples nordiques. Mais pour bien comprendre ce qui est entré aux époques suivantes dans l'évolution européenne précisément par ces

peuples nordiques, par les Goths, les Germains, les Anglo-Saxons, les Francs, et ainsi de suite, il faut placer devant son âme la chose suivante :

On n'a bien entendu pas de documents historiques là-dessus, mais par la science de l'esprit, on peut trouver quelque chose de ce genre. Prenons un théologien d'autrefois, peu de temps après le Mystère du Golgotha, aux I^{er}, II^e siècles, par exemple, l'un de ces théologiens qui ont encore puisé dans l'ancienne science de l'initiation. S'il avait voulu exposer ce qu'étaient le nerf, les principes, pourrait-on dire, de sa théologie, il aurait dit : pour avoir même une relation quelconque avec le monde spirituel, il faut tout d'abord que l'homme se procure une connaissance du monde spirituel, soit directement par sa propre initiation, soit en tant que disciple d'initiés. Ensuite, quand il a acquis dans le monde spirituel les concepts et les idées, il peut appliquer ces concepts et ces idées au monde sensible.

Retenez bien ceci, je vous en prie. Cette théologie d'autrefois a d'abord cherché les concepts et les idées en pénétrant directement dans le monde spirituel. Ensuite, estimait-elle, on peut appliquer au monde sensible les concepts et les idées puisés dans le monde spirituel. Tels étaient à peu près les principes abstraits d'une théologie ancienne de ce genre.

Or les dispositions naturelles des peuples gothiques, des peuples germaniques n'étaient pas telles qu'une orientation théologique de ce genre ait pu s'imposer; car cette orientation théologique était, c'est certain, entièrement portée, de par sa nature propre, à voir de l'intérieur les phénomènes qu'on peut voir dans le monde, à voir justement d'abord le spirituel et à s'avouer que l'on peut voir le sensible seulement si l'on part du spirituel. Une théologie de ce genre ne pouvait naître que de l'ancienne clairvoyance atavique dont elle était le produit le plus

mûr, parce que la clairvoyance atavique était aussi, on le sait, un voir intérieur, même s'il s'agit d'imaginations qui avaient le caractère du rêve. Etant données toutes les dispositions naturelles de ces peuples d'envahisseurs venus du Nord, il ne pouvait naître au sein de ces peuples des initiés de ce genre qui plongent directement leur regard dans le monde spirituel, pour voir dans son ensemble à partir de là le monde sensible. Ces peuples aussi avaient encore un peu de clairvoyance atavique; à vrai dire, ils étaient en fait encore à un stade antérieur, plus primitif de l'évolution humaine. Ces Goths ou ces Lombards et ainsi de suite avaient encore conservé quelque chose de l'antique clairvoyance. Toutefois cette antique clairvoyance ne concernait pas du tout un voir intérieur, mais un regard spirituel, certes, qui cependant se tournait davantage vers le côté extérieur. Ils regardaient pour ainsi dire le monde spirituel de l'extérieur, tandis que les peuples du Sud avaient des aptitudes naturelles à regarder le monde spirituel de l'intérieur.

Que signifie cette expression: ces peuples regardaient le monde spirituel de l'extérieur? Cela signifie qu'ils voyaient par exemple ceci: un homme est courageux au combat, il meurt au combat. La vie de cet homme dont ils regardaient l'aspect extérieur n'était pas pour eux terminée, mais ils suivaient du regard la façon dont il commençait à vivre dans le monde spirituel. Or ils ne suivaient pas seulement la façon dont cet homme commençait à vivre dans le monde spirituel, mais aussi la façon dont il continuait encore à agir pour les hommes terrestres. Et ainsi ces peuples nordiques peuvent dire: voilà quelqu'un qui est mort que ce soit après tel ou tel acte important, après avoir été chef de peuple ou de tribu. Nous voyons son âme et la façon dont elle continue à vivre, dont – s'il fut par exemple un guerrier – son âme a été accueillie par les *Einherier*⁽⁷⁾, ou dont elle vit d'une

autre manière. Mais en réalité, cette âme, cet homme est encore là. Il est là, il continue à vivre. La mort n'est rien d'autre qu'un événement qui ne s'est déroulé qu'ici, sur terre. Et ce qui a été véritablement enseveli dans l'oubli pour les siècles qui vont des IV^e, V^e aux XII^e, XIII^e siècles, c'est qu'était en fait toujours présente cette vision des choses: les âmes des hommes qui ont joui d'une grande vénération persistent à être présentes pour les hommes terrestres; elles sont même encore à leur tête quand ils livrent bataille. On se représentait que ces âmes sont encore présentes, qu'elles n'ont pas disparu pour les êtres terrestres; elles continuent pour ainsi dire d'assumer les fonctions de leur vie terrestre avec les forces que leur donne le monde spirituel. La clairvoyance atavique de ces peuples nordiques était telle qu'ils voyaient pour ainsi dire ici sur terre l'activité de ces hommes, mais ils avaient immédiatement au-dessus une sorte de monde d'ombres. Dans ce monde d'ombres se trouvaient les défunts. Il suffit de regarder – c'est ce que ressentaient ces hommes – et en fait ceux qui faisaient partie de la génération précédente et de celle d'avant continuent de vivre, ils sont là, nous avons un lien de communauté avec eux; il suffit d'être attentif à ce qui se passe dans les hauteurs et ils sont là. Ce sentiment que les morts sont là était présent avec une force extrême à l'époque qui suivit le IV^e siècle, où la culture nordique se mêla à la culture romaine.

Voyez-vous, c'est dans cette vision que les peuples nordiques firent une place au Christ. Ils regardaient en premier lieu ce monde des morts, mais qui étaient en réalité les seuls vrais vivants. Ils voyaient planer au-dessus d'eux des populations entières de morts, mais qui étaient en réalité les vivants. Ils ne cherchaient pas le Christ ici sur terre, parmi les hommes allant et venant dans le monde physique; mais ils cherchaient le Christ là où

étaient ces morts vivants, ils le cherchaient réellement comme un être présent au-dessus de la terre. Et vous n'avez un sentiment juste du *Heliand*⁽⁸⁾, qui est censé avoir été composé par un homme d'Eglise saxon, que si vous voyez les choses de cette façon. Vous comprenez l'aspect totalement concret – le Christ y est décrit parmi les hommes-liges et tout à fait selon les mœurs teutoniques – quand vous comprenez qu'en réalité tout cela est à moitié transposé dans le royaume des ombres, où vivent les morts vivants. Mais vous comprendrez bien plus de choses encore si vous prenez vraiment en considération cette disposition qui s'est formée ensuite par le mélange entre les peuples nordiques et le peuple romain. Il y a par exemple une chose qui est toujours mentionnée dans l'histoire littéraire habituelle et qui devrait donner à réfléchir aux hommes; seulement les hommes se sont à l'heure actuelle presque entièrement déshabitués, on le sait, de réfléchir à ces phénomènes qui sont mentionnés justement comme des faits saillants de la vie historique. Vous trouvez par exemple mentionnés dans l'histoire littéraire des poèmes où Charlemagne est cité comme un chef des croisades. Charlemagne est tout simplement décrit comme un chef pendant le temps des croisades; bien plus, pendant toute la période qui va du IX^e siècle aux siècles suivants, Charlemagne est partout décrit comme un vivant. Partout, les gens se réfèrent à lui. Il est décrit comme s'il était là. Et quand vient le temps des croisades, dont vous n'ignorez pas qu'elles eurent lieu beaucoup plus tard, des poèmes furent composés qui décrivent Charlemagne comme s'il s'apprêtait à partir avec les croisés en croisade contre les incroyants⁽¹¹⁾.

On ne peut comprendre la raison de tout cela que si l'on sait justement que pendant ces siècles prétendument sombres du Moyen Age, dont l'histoire véritable a été totalement effacée, existait cette conscience de la

cohorte vivante des morts qui vit sous forme d'ombres. C'est plus tard seulement que les gens ont placé Charlemagne dans le Untersberg⁽⁹⁾. Au bout d'un certain temps, quand l'esprit de l'intellectualisme fut précisément si fort que cette vie d'ombres cessa, ils l'ont placé dans le Untersberg ou ils ont placé Frédéric Barberousse dans le Kyffhäuser⁽¹⁰⁾. Jusque-là, ils avaient dans leur conscience qu'il vivait parmi eux.

Mais où ces hommes qui ont ainsi, grâce à leurs dons ataviques, vu parmi eux un monde vivant ont-ils donc cherché leur christianisme, leur christologie, leur vision christique? Eh bien, ils les ont cherchés en dirigeant leur regard sur ce qui se produit quand le mort vivant qui a été vénéré dans la vie apparaissait à leur âme avec tout ce qui était encore sa suite. Et ainsi, pendant de longues périodes, on a vu Charlemagne entreprendre en Espagne la première croisade contre les incroyants. Mais tel qu'on l'a vu, toute cette croisade était en fait transposée dans le royaume des ombres. On l'a vue dans le royaume des ombres, cette croisade, après qu'elle avait été entreprise sur le plan physique, on lui a fait prolonger son action dans le royaume des ombres, mais c'était un reflet du Christ agissant dans le monde. C'est pourquoi on décrit le Christ qui, entouré de douze paladins, parmi lesquels se trouve un Judas, descendit à cheval jusqu'en Espagne et l'on décrit que celui-ci trahit alors toute l'affaire. Ainsi nous voyons que le regard clairvoyant était dirigé sur l'aspect extérieur du monde de l'esprit – et non pas comme autrefois sur l'intérieur –, donc maintenant au contraire sur l'aspect extérieur, sur ce qui se produit lorsqu'on regarde les esprits de l'extérieur comme on le faisait autrefois de l'intérieur. Maintenant, tout ce qui se déroulait dans le royaume des ombres se produisait pour les choses les plus importantes comme un reflet de l'événement du Christ.

Et ainsi, du IV^e jusqu'aux XIII^e, XIV^e siècles vivait en réalité en Europe la représentation que les hommes qui sont morts après avoir accompli des choses importantes prennent de par leurs actes, après la mort, une place qui fait qu'on les considère comme un reflet, comme une image de l'événement du Christ. On voyait partout la continuation de l'événement du Christ – si je puis m'exprimer ainsi – sous la forme d'ombres dans les airs. Si les hommes avaient exprimé ce qu'ils ressentaient, ils auraient dit: au-dessus de nous plane encore le courant du Christ; Charlemagne a entrepris de se placer dans ce courant du Christ et avec ses paladins il a créé une image reproduisant celle du Christ avec ses douze apôtres, il a prolongé dans le monde spirituel réel les actes du Christ. – C'est ainsi qu'en cette prétendue période obscure du Moyen Age ces hommes se sont représenté les choses. Le monde de l'esprit était alors vu de l'extérieur, aimerais-je dire, comme formé d'après le monde des sens, comme des ombres du monde des sens, alors qu'auparavant, à l'époque dont l'ancienne théologie était le reflet, il avait précisément été vu de l'intérieur. Bref, pour les hommes purement intellectuels, la différence entre ce monde physique et le monde de l'esprit est telle qu'il y a un abîme entre les deux. Dans les premiers siècles du Moyen Age, cette différence n'existait pas pour les hommes de cette époque prétendument obscure. J'aimerais dire que les morts restaient auprès des vivants et que les personnalités qui avaient été particulièrement vénérées faisaient pendant la première période qui suivait leur mort, donc dans les premiers temps après être nées au monde de l'esprit, pour ainsi dire leur noviciat avant de devenir des saints.

Pour les hommes de cette époque d'autrefois, il n'y avait rien d'étrange dans le fait de parler de ces morts vivants comme de personnalités réelles, une fois qu'ils

étaient nés au monde de l'esprit. Et, voyez-vous, un certain nombre de ces hommes qui étaient des morts vivants étaient chargés de devenir les gardiens du saint Graal, quand ils étaient particulièrement élus. Des morts vivants particulièrement élus étaient chargés de devenir des gardiens du saint Graal. Et l'on ne comprendra jamais totalement la légende du Graal si l'on ne sait pas qui étaient en réalité les gardiens du Graal. Dire par exemple: alors les gardiens du Graal n'étaient en fait pas des hommes existant réellement aurait paru au plus haut point risible aux hommes de cette époque. Car eux auraient dit: croyez-vous, figures ombreuses qui allez et venez sur terre, que vous êtes plus que ceux qui sont morts et qui se rassemblent maintenant autour du Graal? Il aurait paru tout à fait risible à ceux qui vivaient en ces temps-là que ces figurants ici sur terre se tiennent pour plus réels que les morts vivants. Il faut tout à fait entrer par le ressentir dans les âmes de cette époque-là: les choses étaient ainsi pour ces âmes. Et tout ce qui pouvait exister pour le monde du fait qu'on avait la conscience d'un lien de ce genre avec le monde de l'esprit se déroulait aussi en ces âmes. C'est pourquoi on se disait: certes, les hommes qui sont ici sur terre, ils sont tout d'abord formés à partir de ce qui leur est immédiatement proche. Mais un homme du temps présent ne devient quelqu'un de bien que s'il accueille en lui ce que peut lui donner un mort vivant. En un certain sens, on considérait les hommes sur terre comme s'ils n'étaient en réalité que l'enveloppe qu'utilisaient des morts vivants pour leur agir extérieur. C'était une caractéristique de ces siècles que l'on disait ceci: quand ces morts vivants veulent accomplir ici sur terre quelque chose qui requiert des mains, ils entrent dans un homme vivant dans le monde physique et font quelque chose par l'intermédiaire de cet homme.

Mais ce n'est pas tout. Il y avait à cette époque-là des gens qui se disaient tout simplement: on ne peut rien faire de mieux que de donner une enveloppe à ces hommes qui ont été vénérés ici sur terre et qui sont maintenant, dans le monde des morts vivants, des entités si importantes qu'elles ont été appelées à garder le Graal. Et il y avait parmi le peuple à cette époque-là absolument cette vue des choses qui faisait dire ceci: un tel s'est voué, disons, par exemple, à l'ordre du Cygne. Ceux qui voulaient que les chevaliers du Graal puissent agir par leur truchement ici-bas dans le monde physique se sont voués à l'ordre du Cygne. Et un homme de ce genre, par le truchement duquel un chevalier du Graal agissait ici-bas dans le monde physique, on l'appelait un cygne.

Et maintenant, pensez à la légende de Lohengrin. Songez à ce que raconte cette légende: alors qu'Elsa de Brabant est dans une grande détresse, arrive le cygne. Et voici qu'apparaît le cygne, c'est-à-dire le membre de l'ordre des Chevaliers du Cygne, le cygne qui a pris en lui l'un des participants de la ronde du saint Graal; il n'est pas permis de lui demander le secret de son essence propre. Et ceux qui se sentaient les plus heureux, par exemple dans ce siècle, mais encore aux siècles suivants, c'étaient des princes comme Henri de Saxe qui put avoir dans son armée, pendant sa campagne de Hongrie, ce chevalier du cygne, ce Lohengrin.

Mais on avait nombre de ces chevaliers qui ne se considéraient au fond que comme l'enveloppe extérieure de ceux qui combattaient encore dans les armées à partir de l'au-delà de la mort. On voulait être uni aux morts; on se savait uni à eux. On ne peut mesurer l'importance qu'avait aux yeux des vivants pour la réalité cette légende devenue aujourd'hui tout à fait abstraite que lorsqu'on entre dans la disposition de l'âme de ce temps d'autrefois. Il y avait donc cette conception qui considé-

rait d'abord exclusivement le monde physique et cherchait à voir s'élever de l'homme physique l'homme spirituel qui fait ensuite partie des morts vivants. Et cette conception dominait les esprits de cette époque, elle était l'essentiel de ce qui vivait en l'âme: il faut avoir tout d'abord connu un homme sur terre et ensuite on peut s'élever jusqu'à son esprit. Il en était vraiment ainsi que, par rapport à une vision plus ancienne, la chose était inversée, même dans la vie extérieure commune. Dans les temps anciens, on avait tout d'abord plongé le regard dans le monde spirituel. On tendait autant que possible à voir en l'homme un être spirituel avant sa descente sur terre et alors, disait-on, l'on comprend ce qu'il est sur terre. Puis une fois que ces peuplades nordiques se furent mêlées à la romanité, il se forma cette vision des choses: on comprend le spirituel après l'avoir tout d'abord suivi dans le monde physique et l'avoir vu s'élever du monde physique sous la forme du spirituel. C'était l'inverse de ce qui existait auparavant.

Le reflet de cette vision, c'est ce qui devient la théologie du Moyen-Âge. Les anciennes théologies disaient: il faut avoir tout d'abord les idées, il faut tout d'abord connaître le spirituel. Pour ces théologies anciennes, le concept de foi aurait été quelque chose de tout à fait absurde, car on connaissait en premier lieu le spirituel, avant même d'avoir pu penser à connaître le physique. Il fallait bien sûr d'abord l'éclairer à l'aide du spirituel. Mais maintenant, après que, partant du monde le plus vaste, on en était venu à connaître d'abord le physique, on était arrivé à penser en théologie aussi de la manière suivante: dans la connaissance, il faut partir du monde sensible et ensuite extraire des choses sensibles les concepts; non pas apporter depuis le monde spirituel les concepts aux choses sensibles, mais extraire des choses sensibles les concepts.

Et maintenant, représentez-vous le monde romain à son déclin, et ensuite ce qui subsistait encore en ce monde sous la forme d'un combat provenant de l'ancien temps: que l'on vivait encore les concepts dans le monde de l'esprit et qu'on les ajoutait aux objets sensibles. C'est ce qu'éprouvaient des gens comme, disons, Martianus Capella, qui écrivit au V^e siècle son traité *De nuptiis Philologiae et Mercurii*⁽¹⁾, où il lutte pour aller malgré tout chercher dans le monde spirituel ce qui est en train de devenir de plus en plus abstrait dans les idées. Mais cette ancienne vision décline, parce que cette conspiration romaine contre l'esprit dans le consortium dont je vous ai parlé éradiquait précisément tout ce qui est lien immédiat de l'homme avec l'esprit.

Nous voyons tout cela s'estomper peu à peu, l'ancienne vision cesser. Cette ancienne vision avait encore su que si je pénètre dans le monde spirituel, les anges m'accompagnent. Ou, si c'étaient des Grecs, ils les ont appelés des «veilleurs». Un homme qui s'était ainsi engagé sur le chemin de l'esprit se savait accompagné d'un veilleur.

Ce qui était dans les temps anciens une entité spirituelle réelle, le veilleur, c'était déjà, aux temps où écrivait Capella, la grammaire, le premier degré de ce que l'on appelle les sept arts libéraux. Dans les temps anciens, on savait que ce qui vit dans la grammaire, ce qui vit dans les mots et les rapports entre les mots, c'est quelque chose qui conduit alors au degré supérieur de l'imagination. On savait que dans les rapports entre les mots est agissant l'ange, le veilleur.

Si nous cherchions les présentations faites dans les temps anciens, nous ne trouverions nulle part de sèche définition. Il est intéressant que Capella ne décrive pas par exemple la grammaire comme, plus tard, la Renaissance; non, la grammaire est encore chez lui une per-

sonne véritable et la rhétorique, le deuxième degré, est aussi une personne. A la Renaissance, ce sont déjà de sèches allégories, auparavant, c'étaient des visions spirituelles, qui ne se contentaient pas d'enseigner quelque chose comme chez Capella, par exemple, qui enseigne; au contraire c'étaient des entités créatrices et l'accès à l'esprit était ressenti comme un accès à des entités créatrices. Maintenant, elles étaient devenues des allégories, mais tout de même, c'étaient encore des allégories. C'est que, même si elles ne sont plus très opulentes, même si elles sont déjà devenues assez chétives, ce sont tout de même encore des dames, cette grammaire, cette rhétorique, cette dialectique. Elles sont certes bien maigres et elles n'ont en fait plus que, disons, la peau des concepts sur les os de l'effort intellectuel; mais ce sont tout de même encore des dames respectables qui emportent dans le monde spirituel ce Capella, le plus ancien écrivain qui ait parlé des sept arts libéraux. Il fait peu à peu pour ainsi dire connaissance de ces sept dames; tout d'abord de Dame Grammaire, puis de Dame Rhétorique, de Dame Dialectique, de Dame Arithmétique, de Dame Géométrie, de Dame Musique et enfin de la céleste Dame Astrologie qui les domine toutes. Car ce sont absolument des dames. Comme nous l'avons dit, elles sont au nombre de sept. Le septuple féminin nous attire vers les hauteurs, c'est ainsi qu'aurait pu conclure Capella lorsqu'il décrit son chemin vers la sagesse. Mais songez à ce que cela est devenu! Songez aux écoles des couvents du Moyen-Age, plus tard. Là, quand on a bûché la grammaire et la rhétorique, on n'a plus éprouvé que l'éternel féminin nous attire vers les hauteurs! Il en fut bien ainsi: du vivant sont sortis tout d'abord ce qui est allégorique, puis ce qui est intellectuel.

Le chemin est long depuis cette entité qui est de la nature des muses et qui a encore agi sur celui qui dans les

anciens temps cherchait le chemin allant du mot parlé par un homme au verbe cosmique, afin que celui-ci puisse le traverser et qu'il doive dire: « *Chante-moi, ô Muse, la colère d'Achille, fils de Pélée*⁽¹²⁾... »; le chemin est long depuis cette rencontre avec la muse qui introduit l'être humain dans le monde de l'esprit, si bien que ce n'est plus lui, mais que c'est la muse qui chante la colère d'Achille, fils de Pélée; le chemin est long depuis ce degré jusqu'à celui où parlait ensuite la rhétorique, elle-même dans l'être romain, et plus tard dans ce qui était issu du mélange avec l'être venu du Nord; là, tout devient abstrait, là tout devient conceptuel, là tout devient intellectuel. Mais plus nous approchons de l'Est, et après les temps anciens, plus nous trouvons toutes choses dans la vie concrète de l'esprit. Et il en était absolument ainsi que le théologien d'autrefois allait chercher ses concepts auprès des entités spirituelles. Ensuite, il les appliquait à ce monde d'ici-bas. Mais le théologien qui avait déjà dépassé ce qui naissait de la confluence des peuples nordiques avec la romanité disait ceci : c'est ici dans le monde sensible qu'il faut chercher la connaissance, alors on acquiert les concepts. – Mais là, on ne pouvait pas s'élever jusqu'à un monde spirituel. Alors que maintenant le collègue romain avait soigneusement veillé à ce que certes les hommes aillent à la pêche ici-bas dans le monde sensible, mais qu'ils n'aillent pas au-delà de ce monde sensible. Tandis qu'autrefois ils avaient certes aussi ce monde sensible, mais cherchaient les concepts et les idées là en haut (un dessin est fait) dans le monde spirituel et éclairaient ensuite le monde physique, ils aspiraient maintenant du monde physique les concepts. Ils ne s'élevaient pas beaucoup, ils n'arrivaient qu'à une interprétation du monde physique. Mais, comme on le sait, l'héritage était là. On ne progressait plus par son propre chemin de connaissance, mais l'héritage était

encore là, comme on le sait. Il était consigné dans des écrits ou maintenu par la tradition, mis sous forme de dogmes et figé. Cela se trouvait donc là-haut (dans le dessin) et sa préservation devint alors la confession religieuse. C'est là qu'était contenu ce que l'on pouvait dire de la réalité spirituelle. C'était là. Et l'on en vint de plus en plus à la conscience de ceci: il ne faut pas toucher à ce qui a été dit sur l'en-haut par on ne sait quelles révélations qui ne peuvent plus être vérifiées. Mais la connaissance doit rester en bas : c'est là que l'on doit aller chercher tout ce qui est conceptuel.

Et ainsi naquit aussi peu à peu l'héritage de ce qui existait encore dans les premiers siècles obscurs du Moyen-Age. Voyez-vous, c'était bien une autre époque encore, lorsqu'il y avait en Europe la clairvoyance atavique du Moyen-Age, où par exemple cet ecclésiastique paysan saxon – on l'appelle un paysan, mais c'était en tout cas un ecclésiastique issu de la classe paysanne, le *Heliand* lui-même le montre – regardait justement tout simplement les gens de son entourage: il avait la faculté de voir qu'à la mort l'élément psycho-spirituel se dégage et devient un être humain mort-vivant. Et ainsi, il décrit dans la nuée qui plane au-dessus du terrestre comment il voit l'événement du Christ dans le *Heliand*^(12a).

Et ce qui vit ici sur terre fut de plus en plus, pourrait-on dire, attiré vers le bas, vers ce qui n'est que non-vivant. Les facultés ataviques cessèrent et on ne rechercha plus les concepts que dans le sensible. Et quelle vision en découla? Il en découla la vision suivante: nous n'avons pas particulièrement besoin de nous soucier du suprasensible dans la connaissance. Cela est contenu à vrai dire dans les écrits et dans les traditions, il nous suffit d'ouvrir les livres anciens, de chercher dans les anciennes traditions. Là est contenu au sujet du suprasensible le tout de ce que l'on est censé savoir. Main-

tenant nous ne sommes en rien désorientés lorsque pour la connaissance nous ne prenons en considération dans le cercle du monde sensible précisément que les seuls concepts qui se trouvent dans le monde sensible lui-même.

Et ainsi devint de plus en plus vivante la conscience que le suprasensible reste quelque chose que l'on préserve et que, si l'on veut faire des recherches, il faut s'en tenir au monde sensible.

Et un esprit qui était encore entièrement plongé dans ce mode de vision, qui, aimerais-je dire, a continué cette façon d'abstraire du monde sensible comme le faisait l'ecclésiastique paysan saxon qui a écrit le *Heliand*, c'était, au XIX^e siècle, Gregor Mendel⁽¹³⁾. A quoi bon se soucier encore le moins du monde d'héritité sous la forme où l'on faisait des recherches dans les temps anciens! Cela se trouve, on le sait, dans l'Ancien Testament. Il suffit d'abaisser son regard vers le monde sensible et de voir le croisement des pois à fleurs rouges et des pois à fleurs blanches, ce qui donne alors des pois à fleurs rouges et blanches et bicolores, et ainsi de suite. On peut devenir un naturaliste éminent et l'on n'exprime rien qui soit en aucune façon en contradiction avec ce qu'il faut dire du suprasensible, car on n'y touche absolument pas.

C'est donc précisément cette théologie moderne issue de la théologie ancienne et qui s'est modifiée au point de devenir telle que je viens de vous la caractériser qui a poussé les gens à étudier la nature de la façon dont Gregor Mendel, en véritable prêtre catholique qu'il était, étudie la nature.

Et qu'est-ce qui se produit? Les scientifiques, qui ont une science sans présupposés, après avoir traité un temps Gregor Mendel avec mépris, le nomment après coup – ce n'est à vrai dire pas le langage de ces gens, mais nous

pouvons tout de même le désigner de cette expression – un saint à leur façon, dans la mesure où ils l'appellent dans toutes les universités un grand scientifique. La chose a tout à fait sa cohérence interne. La science du présent n'est possible que si elle est faite de telle manière qu'elle considère comme un scientifique faisant autorité précisément quelqu'un qui adopte sans réserve le point de vue de la théologie du Moyen-Âge. La science actuelle est absolument la continuation du nerf le plus intime de la théologie scolastique; le reste est seulement quelque chose qui est arrivé par après, mais c'est la continuation jusqu'à notre époque de l'époque scolastique.

Et c'est pourquoi il est tout à fait dans l'ordre des choses que Johann Gregor Mendel soit reconnu après coup comme un grand scientifique: il l'est du reste, mais au sens catholique bon teint. Pour lui, cela avait du sens de ne regarder que le croisement des petits pois, parce que c'est un principe catholique, parce que tout ce qui est suprasensible est précisément contenu dans la tradition et dans les livres; pour les scientifiques cela n'a pas de sens, pas le moindre sens, ou tout au plus si l'on en reste à l'*ignorabimus*⁽¹⁴⁾ et si l'on admet l'agnosticisme.

C'est la contradiction fondamentale de notre époque. C'est ce sur quoi il faut attirer l'attention. Si l'on ne considère pas ces choses, on ne comprendra pas d'où procède dans notre façon de nous activer aujourd'hui toute la non-clarté possible, tout ce qui y est contradictoire. Mais à l'époque actuelle, le goût de la commodité ne laisse pas les hommes en venir à regarder ces choses. Songez donc, quand ce qui est dit aujourd'hui sur les événements du monde deviendra l'histoire – les hommes du monde à venir auront en mains cette histoire! Croyez-vous qu'ils auront là beaucoup de vérité? Très certainement pas! Mais pour nous, c'est ainsi que l'histoire a été faite. Ces marionnettes de l'histoire qui sont

présentées dans les manuels d'histoire habituels ne redonnent pas ce qui s'est réellement passé dans l'évolution de l'humanité. Mais nous sommes aujourd'hui arrivés au point où c'est une nécessité pressante que les hommes sachent reconnaître ce qu'est un véritable devenir historique. Il ne suffit pas que soient consignées dans l'histoire comme on le fait aujourd'hui toutes les légendes d'Attila et de Charlemagne et de Louis le Pieux – là, l'histoire commence déjà à devenir tout à fait de la fable. On néglige alors le plus important. Ce qui en fait permet de comprendre le temps présent, ce dont nous avons besoin, ce sont des histoires des âmes. Il faut que la science anthroposophique de l'esprit projette sa lumière dans les âmes en évolution des hommes. Par le fait que nous avons désappris à regarder dans la direction du spirituel, nous n'avons plus d'histoire. Et pour tout homme sensible, il en est ainsi que l'on peut dire: oui, certes, chez Martianus Capella les anciens guides et veilleurs qui introduisaient au monde de l'esprit sont déjà devenus des dames bien maigres, chétives; mais ce que l'on connaît finalement aujourd'hui sous le nom d'Henri I^{er}, d'Othon I^{er}, d'Othon II, d'Henri II⁽¹⁵⁾, et ainsi de suite, tel que cela est consigné par l'histoire, ce sont au fond des marionnettes de l'histoire, qui sont formées sur le même modèle que celles qui se sont développées sous la forme des chétives Dames Grammaire, Rhétorique, Dialectique, et ainsi de suite. Car au fond, elles ne sont pas plus grasses, ces personnalités qui sont représentées les unes après les autres et qui constituent l'histoire.

C'est qu'il faut justement regarder les choses comme elles sont. Et en fait, les hommes du temps présent devraient être avides de regarder les choses telles qu'elles sont réellement. C'est pourquoi c'est bien un devoir de présenter ces choses quand cela est possible, et elles

peuvent l'être aujourd'hui dans la Société anthroposophique. Oui, j'espère qu'à tout le moins *celle-ci* s'éveillera un jour dans un temps futur!